

La plage

Devant lui la plage s'étendait à perte de vue.

Très loin, droit devant, on devinait une ligne noire, une barre montagneuse dont la distance n'arrivait pas à nier la présence écrasante.

Sur sa gauche, le sable beige était tâché de la laisse de mer, comme les bras d'un charbonnier.

Un sable chaud, encore imprégné des ardeurs d'un soleil impétueux.

Un sable irritant, crispant, qui s'accrochait à ses pieds nus, s'immisçait entre ses orteils, grimpait à l'assaut de ses chevilles comme une myriade d'insectes affamés.

Il sourit sans trop savoir pourquoi, par réflexe de vie. Mais ses yeux restaient éteints.

Une mer, tranquille et calme, sûre de son éternité, léchait le rivage et effaçait patiemment les pas qu'avaient dû laisser d'autres promeneurs. Où étaient-ils ? La plage était déserte.

Le ciel de cette fin d'après-midi s'alourdissait, faisant peser sur le paysage une vague menace, une tristesse, qui engourdissaient le cœur et l'esprit.

Son sourire réflexe s'effaçait totalement.

Qu'était donc cette rangée de piquets sur sa droite ?

Noirs et lugubres comme une rangée de croix mal finies, ils accompagnaient la vue jusqu'à la masse sombre qui barrait l'horizon. Deux fils s'y accrochaient, tendus jusqu'à l'infini.



Sous les poteaux et de l'autre côté, le sable était vierge. Nulle herbe, nulle plante, nulle branche poussée par le vent. Le sable était lisse, comme damé. On aurait dit que la barrière était une frontière entre deux mondes qui se côtoyaient sans jamais pouvoir se rejoindre.

Une protection ? Contre quoi ? Contre qui ?

Sans trop savoir pourquoi, il marchait.

Un pas après l'autre, les yeux fixés sur la barre noire à l'horizon, pas comme sur un endroit à atteindre mais comme perdus dans un vide qui vous happe.

Inexorablement.

En passant non loin de lui, il prit conscience du garçon et de ses yeux qui le suivaient.

Il l'ignora. Le vide affamé ne lui offrait pas le luxe de faire autrement.

Et pourtant un regard lui échappa, attrapé par ce petit bout de vie posé sur le sable comme un coquillage échoué.

Ferré !

Il tenta encore quelques pas. Le vide le tirait. Mais le fil de nylon du regard était trop résistant. Il s'arrêta.

Il restait immobile. L'enfant le regardait. Sans un mot. Mais il sentait son regard qui grésillait sur sa nuque.

Voix bourrue. Dos tourné.

« Qu'est-ce que tu fais là, tout seul ? Où sont tes parents ? Ils ne devraient pas te laisser dans un endroit aussi isolé. C'est dangereux. »

Pas de réponse. Bras de fer.

« Retourne-toi », disait la brûlure sur sa nuque.

Il céda. Se retourna. L'enfant ne sourit pas de sa victoire mais le regarda avec une intensité qui lui fit mal.

Il s'approcha du gamin. Un pas. Deux. Un troisième.

Derrière eux la brume ondulait, déformant les visages d'autrefois, les lieux du passé. Il n'y prit pas garde, le regard fixé sur le gosse qu'il aurait pu toucher, maintenant, rien qu'en tendant la main.

L'enfant parla, de cette voix sérieuse que savent prendre les enfants quand ils parlent de quelque chose d'important.

« Mon papa est parti de l'autre côté. Il y a longtemps. Et comme il ne revenait pas, ma maman est partie le rejoindre. Mais elle non plus, elle ne revient pas. »

L'enfant regardait la barrière.

L'homme y jeta un coup d'œil. Se rappela. Lui aussi avait souhaité la franchir. Ça semblait tellement plus simple que d'attraper l'horizon. Il avait chassé l'envie. Ou elle s'était perdue dans le fil des jours. Mais là..

« Je vais aller voir... »

L'enfant secoue la tête négativement mais l'homme l'ignore. Il fait quelques pas vers la barrière.

L'homme se dit alors que la terre doit trembler car les poteaux semblent s'agiter en tous sens et même... oui, croître comme des arbres fous qui souhaitent atteindre le ciel. La terre est ferme sous ses pas mais les poteaux s'agitent. Des bourgeons noirs éclosent sur le bois noir, purulents, malsains. Ils gonflent et se transforment en autant de visages hideux, yeux rougeoyants et gueules barbelées de crocs monstrueux. Les fils de fer se rompent et se tendent vers lui, tentacules brusquement hérissés d'épines acérées. Pourtant l'homme continue à avancer. Il est prêt. Juste un sale moment à passer et puis ce sera le repos.

Une voix, dans son dos. Ferme. Déterminée. Inflexible.

« Si tu y vas, je vais avec toi »

L'homme avance.

Une petite main se glisse dans la sienne. Les gueules se tendent, affamées, les tentacules se tortillent, excités.

L'homme panique brusquement. Il attrape l'enfant dans ses bras et recule précipitamment. Ils tombent dans le sable.

L'homme regarde la barrière.

Les poteaux ne sont plus que du bois. Les fils ne sont plus que du fer.

« Pourquoi t'as fait ça ? »

L'enfant le regarde.

« Je ne veux plus rester seul. Si tu vas de l'autre côté, tu m'emmèneras avec toi.»

L'homme le regarde un long moment, partagé entre la rancœur, la lassitude et la pitié.

La rancœur lui dit de partir très vite et de le laisser là.

La lassitude lui dit de se laisser tomber dans le sable et de s'y enfouir pour, enfin, se reposer.

La pitié lui dit de ne pas abandonner le gamin.

Alors il choisit la lâcheté et l'hypocrisie.

Il hausse les épaules.

« T'as qu'à me suivre, si tu veux »

Et il se met à avancer, le long de la barrière.

L'enfant le suit. Ils n'échangent plus un mot. L'homme ne veut pas. L'enfant n'ose pas.

Mais il est attentif.

Le temps s'écoule.

Les heures suivent les heures.

Les pas succèdent au pas.

Derrière, leur trace disparaît dans la brume qui les suit, indifférente parce qu'inaccessible.

L'enfant surveille l'homme.

Quelque chose ne va pas.

Bien sûr il y a cette tête qui s'abaisse, comme de plus en plus lourde.

Bien sûr, il y a ces épaules qui s'affaissent, ce pas qui, insensiblement se ralentit.

Puis l'enfant réalise ce que dissimulait le lent écoulement des secondes.

Lentement, régulièrement, pas après pas, l'homme s'enfonce dans le sable.

Il y est déjà enfoui jusqu'aux mollets et on voit que le sable affamé réclame son dû. Mis en appétit il veut accélérer les choses.

Le garçon tente d'appeler l'homme. Comme il ne réagit pas, il le tire par le bras.

Mais l'homme ne veut ni le voir ni l'entendre, ni sentir le contact de sa main.

Il avance lentement, régulièrement, vers son anéantissement et ça lui convient.

Alors l'enfant court. Loin devant l'homme. Et il se met à creuser, creuser, frénétiquement, rageusement. Et il s'enfonce, s'enfonce. Devant le danger qui menace, l'homme reprend contact avec la réalité.

Il panique, lutte avec le sable, s'arrache à grand peine. Court vers le gamin, l'attrape par le bras, le tire loin de la chose affamée.

Ils reprennent leur route sans se dire un mot.

Au bout d'un moment, au fil de ses pensées, l'homme se met à rire.

Il s'arrête et regarde le garçon, avec, au fond des yeux un mélange d'amusement, de respect et même, peut-être, une nuance de tendresse.

« Tu sais ce que tu veux, hein ? »

Le garçon ne répond pas mais il perd peu à peu sa mine renfrognée. Il arrache sa main à celle de l'homme et part en courant.

« Attrape-moi si tu peux ! »

Indécis, l'homme reste immobile quelques secondes, puis :

« Après tout... »

Et il poursuit le gamin en gesticulant et en poussant des cris d'indien. L'enfant sème dans sa fuite des cris d'effroi joyeux. L'homme finit par le rattraper. Il trébuche, ils tombent tous les deux et le combat se poursuit au sol un moment avant qu'épuisés, les bras en croix, ils cherchent à reprendre leur souffle entre deux hoquets de rire.

Le silence s'installe. Le regard du garçon se brouille d'un voile de rosée. Il pose sa tête sur l'épaule de l'homme, timidement. Il sait qu'il peut encore l'effaroucher. Mais l'homme accepte le contact. Mieux, il pose à son tour la joue sur la tignasse du gamin.

« Raconte-moi comment ils étaient », demande l'homme gentiment.

L'enfant parle, raconte les rires, les promenades, les moments de tendresse et quelques colères aussi. Les visages souriants de ses parents ondulent dans la brume du passé.

Puis c'est l'homme qui raconte. Une femme. Un enfant. Il dit les moments joyeux. Il ne dit pas l'absence insupportable, pas la colère, pas la détresse, pas la dérive. Le garçon finit par s'endormir. L'homme veille et sourit de le voir sourire dans son sommeil.

Le garçon s'éveille dans un émerveillement.

« J'étais avec eux »

« Je sais... »

« Je les reverrai encore ? »

« Bien sûr. Ils vivent en toi. »

« Aussi souvent que j'en aurai envie ? »

« En tout cas, aussi souvent que tu en auras besoin. »

Le garçon hésite, se lance...

« Et le reste du temps, toi... tu vas rester avec moi ? »

L'homme hésite, se décide...

« Tant que je n'aurai pas atteint la montagne, là-bas au loin... »

« Je ne la vois pas, moi, cette montagne »

L'homme sourit et hausse les épaules.

« Ne sois pas pressé. Tu la verras bien assez tôt. »

Il se lève et tend la main à l'enfant, l'aide à se relever.

« Je crois que nous sommes prêts, maintenant. »

Main dans la main, ils avancent vers la mer. Quand ils l'atteignent, l'eau leur caresse les orteils avec tendresse, comme une promesse, une invitation.

Sans hésiter ils avancent dans les vagues qui les emportent avec douceur.

Le paysage se trouble. La mer est une foule. Les vagues sont des visages qui les regardent avec bienveillance...

Edouard et Titoine sont dans la rue, au milieu d'une foule de personnes qui les contournent, leur sourient, les saluent. Dans leur dos se referme la grande porte de fer forgé de l'orphelinat. Titoine serre la main d'Edouard, juste un peu plus fort. « Ne me lâche pas » dit la main de l'enfant. « Pas de risque » répond celle de l'homme.

Leurs pas les amènent près d'un petit square. Il y a des enfants qui jouent. Une petite fille électrique repère Titoine et vient le prendre par la main.

« Viens, on va au toboggan. »

Une jeune femme s'approche d'Edouard. Elle est belle. Ses yeux sont doux et lui sourient.

« Elle est un peu envahissante... » s'excuse-t-elle.

« Oh, il saura se défendre... »

Quelques mois plus tard, Titoine et sa nouvelle sœur, toujours aussi turbulente, chahutent derrière les deux mariés qui sortent de la mairie, sur la place bordée de peupliers, noire des amis qui les applaudissent.

Edouard regarde avec tendresse le trésor qui pousse, encore discret, sous la robe de soie rose.

Il pense à la solitude qui a été la sienne, si intense, si douloureuse...

Et pourtant si perméable au regard d'un enfant.

Texte : Jean-Louis Blanguérin

Photo : Jean-Louis Malet

Regards

Il n'y avait ni place ni fontaine.

A son réveil Ahmida était nue sur le parvis rugueux de l'église.

Ahmida se traînait comme à chaque réveil et comme à chaque éveil, les portes sombres et branlantes de la vieille église se refermaient bruyamment dans un grand souffle âcre et sale.

C'était un mauvais rêve, un cauchemar.

Tous les matins Ahmida, au même endroit, glissait inexorablement vers ce parvis glacé.

Ahmida, aujourd'hui âgée de 12 ans, n'avait jamais vécu au-delà de ce triste espace pieux.

Elle était née là, en fait plutôt quelqu'un l'avait oubliée là.

Dès le premier jour, elle réussit à ramper toutes les nuits vers le cœur de l'église.

Et tous les matins un vent mauvais la recrachait au-delà des sombres portes, comme vomie par une gueule avinée, repoussée, bousculée des milliers de matins, seule au monde, sur son parvis, depuis sa naissance. Elle n'avait acquis ni la marche, ni la parole.



Le jour de ses 12ans fut celui de la rencontre.

Face à elle et faisant certainement parti d'un autre monde, des hommes s'agitaient et construisaient un mur blanc.

Ce blanc immaculé reflétait un soleil chaud.

Il venait réchauffer son parvis noir qui n'avait jamais vu le soleil.

Les dalles noires, sous son corps, brûlaient sa peau eczémateuse.

Elle découvrit ce jour-là le bonheur de la chaleur.

Mais aussi la joie d'être vue, regardée.

Ces hommes et femmes continuèrent jours après jours, dans les rires et la gaieté, leur labeur.

Le mur blanc, lisse avait un aspect de velours.

Il constituait maintenant, autour du parvis, une belle passerelle élégante et sinieuse.

Autour d'Ahmida et surmontant le mur fut érigé "un mur de verre ».

Ahmida, tous les matins, repoussée par le vent mauvais, venait se coller et baver sur le verre froid.

Intriguée, curieuse et émue par tous ces regards.

Texte : Thierry Vidal

Photo : Jean-Louis Malet

La Tour des Mondes

Il y a très longtemps, Ma'ama lui avait dit :

- Un jour viendra où tu partiras dans le vaste monde. Mais pour ouvrir la porte, d'abord, tu descendras l'escalier de la Tour des Mondes. Chaque palier t'offrira ce dont tu auras besoin pour renverser les montagnes.

Aujourd'hui, Eglantine est au sommet de la Tour des Mondes. La lumière commence à descendre et elle s'arrête lorsqu'elle arrive devant cet escalier monumental qu'elle connaît depuis toujours. Seule la moitié des deux premières marches reste éclairée par ce faible soleil d'hiver, ces marches en marbre blanc, lisses et douces lorsqu'elle glisse en chaussettes, froides lorsque ses pieds sont nus.



Elle enlève ses chaussures pour écouter le silence et pose sa main sur la rampe. Elle caresse du bout des doigts les noeuds du bois sombre qu'elle sent sous ses paumes.

Sa progression est lente.

Les derniers rayons illuminent la partie supérieure de la liste qui est toujours là. Sa main se déplace vers le mur, effleure les noms, polis d'avoir été si souvent frôlés.

Elle ferme les yeux et la litanie des noms la berce. Venise, Porto.

Sa main reconnaît un « R ». Avoir touché cette seule lettre a cassé sa douceur.

Reykjavik...

Reykjavik et le capitaine l'appellent.

Elle retrouve ce lieu qui la hante. La violence des bourrasques la déstabilise. La grêle lui transperce les joues comme mille pointes.

Elle avance, se campe devant le capitaine, tente de maintenir l'équilibre entre sa sauvagerie extrême et sa sérénité absolue.

Elle l'attrape, le renverse. Il écume. Il s'écroule, l'entraîne dans sa chute.

Sa main s'agrippe aux noeuds de la rampe, l'autre frôle un D puis deux C.

Elle sait qu'elle est revenue mais qu'elle est déjà sur un nouveau départ.

Dacca ...

Sortant de la brume, elle devine la silhouette du vieux sage, assis près de la rivière.

Elle tend l'oreille mais ne perçoit pas le clapotis de l'eau.

Et le vieux sage se dresse devant elle et harangue les passants :

- Vous tous, pour guérir la rivière, trouvez des poissons argentés. C'est votre dernière chance.

Cette voix la gratte, la pique comme si c'était une pointe. « Dernière chance »?. Elle voudrait revenir en arrière, retrouver Ma'ama, sortir de la Tour des Mondes.

La voix fait un trou au milieu de ses certitudes. « Vous tous » Où sont les autres ?

Le vieux sage passe doucement sa main devant ses yeux et elle reconnaît Debdan et Yvan, le mousse sans oreille et Bindge, son ami à la tête de pommes de terre, lui qui sait voir les poissons argentés, même dans les rivières asséchés.

Elle sait qu'ils sont là tous pour l'aider.

- Bindge, dessine moi un poisson argenté.

En trois coups de ciseaux, Bindge découpe pour elle le poisson argenté dans une feuille de papier et Debdan le fait bouger devant les yeux d'Yvan.

Elle se retourne vers le vieux sage en riant. Elle sait que maintenant, sous la lune, brillent des dizaines de poissons argentés, dans la rivière, au pied de la maison de Debdan.

Elle voudrait tant emmener dans la Tour des Mondes ses amis enfin retrouvés.

Mais Ma'ama a fait redescendre la brume.

Les noeuds de la rampe lui chatouillent la paume, elle sourit et sait qu'elle est revenue. Elle frôle un A puis un U. Elle sent le nouveau départ et elle sait que ce sera le dernier.

Audinghen, les falaises, la mer, le vent et son vertige qui la cloue au sol. Elle se laisse porter par la mélodie des mouettes rieuses qui l'emmènent. Les mouettes planent et reprennent leur vol d'un discret battement d'aile. La falaise résonne du fracas de la mer. Et Eglantine plane au-dessus de cette falaise qui s'ouvre sur l'horizon, sur l'infini. Et elle trouve ça beau. Et doucement, elle finit de descendre l'escalier.

Et avant de franchir le seuil de la lourde porte, elle grave à son tour le nom de la ville où elle a décidé de commencer son périple.

Et c'est ainsi que depuis la nuit des temps Ma'ama guide chaque enfant vers la Tour des Mondes pour qu'ils puissent s'envoler.

Texte : Béatrice Milliez

Photo : Pascale Schemali

Once upon a time ... a boy !

Acte I

Dès sa naissance, le petit Bindge était déjà fort laid, il avait une tête de pommes de terre et des germes lui poussaient au menton. Il était si repoussant que sa mère avait jeté tous les miroirs et que son père avait fuit tout bonnement !

Il ne sortait qu'à la nuit tombée pour ne pas subir les railleries des passants.

Sa mère, pour le distraire, l'embarquait dans de folles javanaises et tous deux riaient et s'essoufflaient en tournoyant. Ensuite pour se reposer, elle lui lisait des contes et il était tout heureux quand la belle princesse tombait dans les bras vigoureux du chevalier.

Comme c'était bon de rêver !

Un jour pourtant, le matin de ses dix ans, il fut pris de tremblements terribles ! Des démangeaisons sur tout le corps ! Fini la danse et les contes ! La fièvre le dévorait.

À son chevet jour et nuit, sa mère le cajolait, le caressait et tentait de le soulager avec des compresses d'eau froide, mais rien n'y faisait, il tremblait de plus belle !

Après trois semaines de pleurs et de jérémiades, elle décide d'aller chercher de l'aide.

Elle prend Bindge dans ses bras (il était devenu tout léger) sans trop savoir où aller ni que faire.

Un orage venait d'éclater, ils essuyaient une averse mémorable ! Ils étaient là trempés de pied en cap tous deux également désespérés, tellement désespérés qu'ils n'ont pas vu les lambeaux de peau brune s'écouler dans le ravin !

Et puis, la pluie a cessé d'un coup comme elle était venue.

Bindge s'est arrêté de trembler. Il sent une force monter en lui, il s'agite tant que sa mère doit le poser à terre. Il se sent solide sur ses jambes. À ses pieds s'étale une superbe flaque d'eau et là, sous le soleil exactement il voit son reflet.

Il est aussi beau que le chevalier du conte, peut-être même un peu plus !

Sa mère bouleversée tombe à genoux dans la flaque en criant au miracle ! Elle étreint son fils en lui disant : « je t'aime ! » « Moi non plus » répond-il et il la laisse là agenouillée dans sa flaque d'eau , à ses lèvres un sourire de vieille canaille.

Acte II

L'ombre oblique de la porte dessine sur le carrelage frais le début des heures chaudes, et déjà l'humidité de la folle averse s'est dissipée.



Bindge a traversé les méandres de la ville jusqu'à la source.
Et au fur et à mesure que les rues rétrécissaient, les immeubles s'élevaient, le bruit des galets se changeait en douces chatouilles sous ses plantes de pieds nues.
A l'entrée de la rue des Nénuphars l'odeur des cuisses de grenouilles braisées a affûté son appétit.
En croisant la place du marché dont les rives sont bordées de peupliers, les rires des filles ont fait bomber son torse, prêt à exploser d'air frais.
Il venait d'entrer dans la mairie, il venait se marier pour vivre heureux et avoir beaucoup d'enfants ...

- « Bonjour, je viens pour me marier ! »

Et la jeune femme à l'accueil de lui expliquer qu'il lui faudrait pour cela une fiancée, une femme, à cette époque la question du mariage pour tous n'avait pas encore fait son chemin.

Bindge retourna sur la place du marché où on se moquera de lui

Quand il demanda sa main à une fort belle princesse parce qu'il n'a aucune idée des codes sociaux

Quand il demanda sa main à une chanteuse parce ce qu'il ne connaît rien à l'amour et pourtant les contes que lui lisait sa mère ne parlaient que des miracles de l'amour

qu'il ne connaissait rien à la géographie quand il demanda à une touriste

aux vrais métiers quand il affirma à une jeune arriviste en tailleur que son métier c'était de devenir le héros d'un conte !

et pour cause ses seules sorties se résumaient jusqu'à lors à ce genre d'épisode :

Bindge, fondu dans l'ombre attend patiemment sa proie, d'un clignement d'œil vertical il scanne la foule à intervalles maîtrisés.

L'arrogant déambule, le nez levé si haut qu'il est condamné au spectacle des nuages qui font et défont le décor.

Ce sera lui.

Monsieur Souliers Vernis, l'arrogant, ne voit pas le vilain qui s'accroupit pour nouer les lacets de ses bottes.

Ce dernier se relève au moment choisi pour que sa tête heurte le coude de l'autre.

Monsieur réajuste la trajectoire de ses yeux. Trop tard, leurs corps se frottent et déjà se séparent.

Bindge lâche un « Pardon M'sieur », haussement d'épaule en réponse et fin de l'histoire.

Les mains crasseuses au fond de ses poches caressent le cuir souple d'un portefeuille à gauche et le doux métal d'une montre à droite.

Il bifurque.

Ses escapades ne duraient jamais guère plus que cette dernière puis il retournait voir sa mère.

Il retourna voir sa mère, cette fois encore, mais en colère, elle qui l'avait enfermé dans un mensonge pour qu'on ne le traite pas en chose étrange, pour le protéger. Pourtant cela n'avait rien empêché, rien changé !

Alors sa mère pour la troisième fois le cœur brisé lui prépara un baluchon, l'accompagna au port et au moment de le laisser embarquer à bord du Panama lui glissa dans la poche un petit truc et lui murmura à l'oreille, qui était d'une perfection inouïe, « souviens toi ! »

Durant ce long voyage il dut prouver son courage, son intelligence et sa bonté.

Mais durant ce voyage jamais il n'oublia le doux regard de la fille de la mairie ...

Tel Ulysse, il surmonta les épreuves et les obstacles avec ruse, force, courage, rappelez vous il était fait pour être un héros, il avait déjà vécu par magie, un soir de pluie la bascule, son ancien monde n'était plus. Il était prêt pour le nouvel ordre, sa vraie vie.

A bord du Panama, le capitaine et ses matelots étaient des amis franco de port, des copains d'abord auprès desquels il apprit la camaraderie. De Belle île en mer vers Marie Galante et plus loin près de Singapour pas de doute ses certitudes laissaient chaque jour place à la curiosité.

Il ouvrait les yeux sur le monde, cette merveille faite de jour et de nuit, avec la lune et le soleil, les étoiles et les bruits ; les moulins à vents aussi, oui il découvrit les romans de chevalerie, les mythologies du monde et récits de voyage dans la bibliothèque du second qui lui apprit à lire.

Malgré les univers incroyables qu'il découvrit, les émotions dingues qu'ils lui procuraient, il resta fidèle à celui du conte qui loin de lui avoir desséché le cerveau lui avait offert une vie.

Et les derniers mots de sa mère à son bambino, était son pied à terre, les mamans c'est fait pour ça.

Souviens toi .

Et il se souvenait du regard de cette jeune fille. Derrière ses lunettes plus épaisses que le fond des verres à rhum, (oui dans les ports il retrouva l'ivresse de la danse qui le sortait de l'ennui quand il était petit et l'aidait à patienter ...) elle regardait avec son cœur et ses loupes lui permettaient de lire dans le cœur des hommes tel le sphinx. Il comprenait peu à peu, et chaque jour lui imaginait un prénom.

Leur rencontre avait duré le temps d'un éclair, mais restait dans sa mémoire aussi lumineuse que la foudre. Sans jugement, sans peur et sans reproche, elle était une fonctionnaire exemplaire ! Elle manipulait ses certitudes avec la douceur du doute. Et avait accompagné Bindge avec professionnalisme.

Mais à son retour la jeune femme avait déjà la bague au doigt. Après une opération de la cataracte, son cœur fut aveuglé par le chargé à l'urbanisme ... elle lui présenta sa cousine, une amazone intrépide, belle comme son père dont elle avait hérité une entreprise de fret maritime. A la naissance de leur deuxième enfant, elle décida que c'était son tour d'aller faire un tour et elle embarqua auprès du capitaine du Panama ... bref et ainsi de suite.

Mais il avait appris le soleil après la tempête et il vécut heureux.

Texte : Janine Hodiesne - Corinne Padrosa

Photo : Claude Schemali